

Paradoxe

GILLES DELEUZE
DEUX RÉGIMES DE FOUS

« Le vieux fascisme si actuel et puissant qu'il soit dans beaucoup de pays, n'est pas le nouveau problème actuel. On nous prépare d'autres fascismes. Tout un néo-fascisme s'installe par rapport auquel l'ancien fascisme fait figure de folklore (...). Au lieu d'être une politique et une économie de guerre, le néo-fascisme est une entente mondiale pour la sécurité, pour la gestion d'une « paix » non moins terrible, avec organisation concertée de toutes les petites peurs, de toutes les petites angoisses qui font de nous autant de micro-fascistes, chargés d'étouffer chaque chose, chaque visage, chaque parole un peu forte, dans sa rue, son quartier, sa salle de cinéma. »

Gilles Deleuze, février 1977.

Du même auteur, chez le même éditeur

L'ILE DÉSERTE
Textes et entretiens 1953-1974



9 782707 318343

AUX ÉDITIONS DE
7, rue Bernard-Palissy, 7

ISBN 2-7073-1834-5

La Central: Madrid (24)
Deux régimes de fous et autr



9782707318343
25-7-2005/389
FC) Filosofia moderna i cont
Pvp: 25.63 €

Paradoxe

GILLES DELEUZE

DEUX RÉGIMES DE FOUS

TEXTES ET ENTRETIENS 1975-1995

ÉDITION PRÉPARÉE PAR DAVID LAPOUJADE



Les Éditions de Minuit

sens philosophique à l'anecdote selon laquelle Spinoza s'était lui-même dessiné en Masaniello, le révolutionnaire napolitain (cf. ce que Nietzsche dit sur l'importance des « anecdotes » propres à la « pensée, dans la vie d'un penseur »).

J'ai donné des deux thèses de Negri une présentation extrêmement rudimentaire. Je ne crois pas qu'il convienne de discuter ces thèses et de leur apporter hâtivement objections ou même confirmations. Ces thèses ont le mérite évident de rendre compte de la situation exceptionnelle de Spinoza dans l'histoire de la pensée. Ces thèses sont profondément nouvelles, mais ce qu'elles nous font voir, c'est d'abord la nouveauté de Spinoza lui-même, au sens d'une « philosophie de l'avenir ». Elles montrent le rôle fondateur de la politique dans la philosophie de Spinoza. Notre première tâche devrait être d'apprécier la portée de ces thèses, et de comprendre ce que Negri a ainsi trouvé dans Spinoza, ce en quoi il est authentiquement et profondément spinoziste.

26

LES INDIENS DE PALESTINE *

Gilles Deleuze. – Il semble que quelque chose soit devenu mûr, du côté des Palestiniens. Un nouveau ton, comme s'ils avaient surmonté le premier état de leur crise, comme s'ils avaient atteint à une région de certitude ou de sérénité, de « droit », qui témoignerait d'une nouvelle conscience. Et qui leur permettrait de parler d'une nouvelle manière, ni agressive ni défensive, mais « d'égal à égal » avec tout le monde. Comment expliques-tu cela puisque les Palestiniens n'ont pas encore atteint leurs objectifs ?

Elias Sanbar. – Nous avons ressenti cette réaction dès la parution du premier numéro. Il y a les acteurs qui se sont dit « tiens les Palestiniens font aussi des revues comme celle-ci », et ça a remué dans leur tête une image bien établie. N'oublions pas que, pour beaucoup, l'image que nous revendiquons du combattant palestinien restait très abstraite. Je m'explique. Avant que nous n'imposions la réalité de notre présence nous n'étions perçus que comme des réfugiés. Lorsque notre mouvement de résistance a imposé que l'on compte avec notre lutte, on nous a de nouveau enfermés dans une image réductrice.

Multipliée et isolée à l'infini, c'était une image de purs militaires, et nous avons été perçus comme ne faisant que cela.

* Avec Elias Sanbar, *Libération*, 8-9 mai 1982, p. 20-21.

Cet entretien est précédé de quelques lignes rédigées par Deleuze, sur la *Revue d'Etudes Palestiniennes*, créée en octobre 1981, dont l'objectif initial était d'analyser les facteurs de la crise au Proche-Orient : « On attendait depuis longtemps une revue arabe en langue française, mais plutôt du côté de l'Afrique du Nord. Or c'est les Palestiniens qui la font. Elle a deux caractères évidemment centrés sur les problèmes palestiniens, mais qui concernent aussi l'ensemble du monde arabe. D'une part, elle présente des analyses socio-politiques très profondes, sur un ton maîtrisé, comme de sang froid. D'autre part, elle mobilise un « corpus » littéraire, historique, sociologique, proprement arabe, très riche et peu connu ».

Elias Sanbar, écrivain palestinien né en 1947, est le rédacteur en chef de la *Revue d'Etudes Palestiniennes*. Il est un proche ami de Deleuze depuis la fin des années 70.

C'est pour en sortir que nous préférons notre image de combattants à celle de militaires au sens strict.

Je crois que l'étonnement qu'a provoqué la parution de cette revue vient aussi du fait que certains doivent commencer à se dire que les Palestiniens existent et qu'ils ne servent pas uniquement à rappeler des principes abstraits. Si cette revue vient de Palestine, elle n'en constitue pas moins un terrain où s'expriment des préoccupations multiples, un lieu où prennent la parole non seulement des Palestiniens, mais des Arabes, des Européens, des Juifs, etc.

Certains doivent surtout commencer à réaliser que s'il y a un tel travail, une telle diversité d'horizons, c'est qu'il doit probablement y avoir aussi et à d'autres niveaux de la Palestine des peintres, des sculpteurs, des ouvriers, des paysans, des romanciers, des banquiers, des comédiens, des commerçants, des professeurs... bref une société réelle et de l'existence de laquelle cette revue rend compte.

La Palestine est non seulement un peuple mais aussi une terre. Elle est le lien entre ce peuple et sa terre spoliée, elle est le lieu où agissent une absence et un désir immense de retour. Et ce lieu est unique, il est fait de toutes les expulsions que vit notre peuple depuis 1948. Lorsqu'on a la Palestine dans les yeux, on l'étudie, on la scrute, on suit le moindre de ses mouvements, on note chaque changement qui l'atteint, on complète toutes ses images anciennes, bref on ne la perd jamais de vue.

Gilles Deleuze. – Beaucoup d'articles de la *Revue d'Etudes Palestiniennes* rappellent et analysent d'une nouvelle façon les procédés par lesquels les Palestiniens ont été chassés de leurs territoires. C'est très important, parce que les Palestiniens ne sont pas dans la situation de gens colonisés, mais évacués, chassés. Tu insistes dans le livre que tu prépares sur la comparaison avec les Peaux-Rouges^a. C'est qu'il y a deux mouvements très différents dans le capitalisme. Tantôt il s'agit de tenir un peuple sur son territoire, et de le faire travailler, de l'exploiter, pour accumuler un surplus : c'est ce qu'on appelle d'ordinaire une colonie. Tantôt au contraire, il s'agit de vider un territoire

a. Il s'agit de *Palestine 1948, l'expulsion*, Paris. Les Livres de la Revue d'Etudes Palestiniennes qui paraîtra en 1983.

de son peuple, pour faire un bond en avant, quitte à faire venir une main-d'œuvre d'ailleurs. L'histoire du sionisme et d'Israël comme celle de l'Amérique est passée par là : comment faire le vide, comment vider un peuple ?

Dans un entretien, Yasser Arafat marque la limite de la comparaison^b, et cette limite forme aussi l'horizon de la *Revue d'Etudes Palestiniennes* : il y a un monde arabe, tandis que les Peaux-Rouges ne disposaient d'aucune base ou force hors du territoire dont on les expulsait.

Elias Sanbar. – Nous sommes des expulsés particuliers parce que nous n'avons pas été déplacés vers des terres étrangères, mais vers la prolongation de notre « chez nous ». Nous avons été déplacés en terre arabe, où non seulement personne ne veut nous dissoudre mais où cette idée même est une aberration. Là je pense à l'immense hypocrisie de certaines affirmations israéliennes qui reprochent aux autres Arabes de ne pas nous avoir « intégrés » ce qui dans le langage israélien signifie « faire disparaître »... Nos expulsés sont devenus subitement soucieux d'un prétendu racisme arabe à notre égard. Cela signifie-t-il que nous n'avons pas eu à affronter des contradictions dans certains pays arabes ? Certainement pas, mais ces affrontements ne provenaient quand même pas du fait que nous étions Arabes, ils étaient parfois inévitables parce que nous étions et que nous sommes une révolution en armes. Nous sommes également les Peaux-Rouges des colons juifs en Palestine. A leurs yeux notre seul et unique rôle consistait à disparaître. En cela il est certain que l'histoire de l'établissement d'Israël est une reprise du processus qui a donné naissance aux Etats-Unis d'Amérique.

Il y a probablement là un des éléments essentiels pour comprendre leur solidarité réciproque. Il y a là également les éléments qui font que nous n'avons pas durant la période du Mandat à faire à une colonisation habituelle « classique », la cohabitation des colons et des colonisés^c. Les Français, les

b. In *Revue d'Etudes Palestiniennes*, n° 2, hiver 1982, p. 3-17.

c. Sous régime militaire britannique jusqu'en 1921, la Palestine se voit ensuite placée, par la SDN, sous Mandat de la Grande-Bretagne. Le régime civil commence en 1923 et durera jusqu'au 15 mai 1948, date du départ des Britanniques et de la proclamation de l'Etat d'Israël.

Anglais, etc. aspiraient à installer des espaces dans lesquels la présence des autochtones était la condition d'existence de ces espaces. Il fallait bien pour qu'une domination s'exerce que les dominés soient là. Cela créait qu'on le veuille ou non, des espaces communs, c'est-à-dire des réseaux, des secteurs, des niveaux de la vie sociale où se faisait précisément cette « rencontre » entre les colons et les colonisés. Qu'elle fût intolérable, écrasante, exploitante, dominatrice ne change rien au fait que « l'étranger » pour dominer le « local » devait commencer par être « en contact » avec lui.

Arrive le sionisme qui part au contraire de la nécessité de notre absence, qui, plus que cela fait de la spécificité de ses membres (l'appartenance à des communautés juives) la pierre angulaire de notre rejet, de notre déplacement, du « transfert » et de la substitution qu'a si bien décrite Ilan Halevi^d. C'est ainsi que sont nés pour nous, arrivés dans la même foulée que ceux que j'ai appelés les « colons étrangers », ceux qu'il me semble devoir appeler « les colons inconnus ». Ceux dont toute la démarche était de faire de leurs caractéristiques propres la base du rejet total de l'Autre.

D'ailleurs, je pense qu'en 1948, notre pays n'a pas été seulement occupé mais qu'il a en quelque sorte « disparu ». C'est certainement ainsi que les colons juifs devenus à ce moment « les Israéliens » ont dû vivre la chose.

Le mouvement sioniste a mobilisé la communauté juive en Palestine non point sur l'idée que les Palestiniens allaient partir un jour, mais sur l'idée que le pays était « vide ». Il y en eut, bien entendu, certains qui, arrivés sur place, constatèrent le contraire et l'écrivirent ! Mais le gros de cette communauté fonctionnait vis-à-vis de gens qu'elle côtoyait physiquement tous les jours, comme s'ils n'étaient pas là. Et cet aveuglement n'était pas physique, personne n'était dupe au premier degré, mais tout le monde savait que ce peuple aujourd'hui présent était « en instance de disparition », tout le monde réalisait aussi que pour que cette disparition puisse réussir, il fallait fonctionner dès le départ comme si elle avait déjà eu lieu, c'est-à-dire en « ne voyant » jamais l'existence de l'autre, pourtant

d. Ilan Halevi, *Question juive, la tribu, la loi, l'espace*, Paris, Editions de Minuit, 1981.

ultra présent. Le vide sur le terrain devait pour réussir partir d'une évacuation de « l'autre » de la propre tête des colons.

Pour y arriver le mouvement sioniste a joué à fond sur une vision raciste qui faisait du judaïsme la base même de l'expulsion, du rejet de l'autre. Il y a été décisivement aidé par les persécutions en Europe, qui, menés par d'autres racistes, lui permettaient de trouver une confirmation à sa propre démarche.

Nous pensons d'ailleurs que le sionisme a emprisonné les Juifs, il les tient captifs de cette vision que je viens de décrire. Je dis bien qu'il les tient captifs et non qu'il les a tenus à un moment donné. Je le dis parce qu'une fois l'holocauste passé, la démarche a évolué, elle s'est mutée dans un pseudo « principe éternel » qui veut que les Juifs soient partout et en tout temps « l'Autre » des sociétés où ils vivent.

Or, il n'y a aucun peuple, aucune communauté qui puisse – et heureusement pour eux – prétendre occuper immuablement cette position de « l'Autre » rejeté et maudit.

Aujourd'hui, l'Autre au Proche-Orient, c'est l'Arabe, c'est le Palestinien. Et comble d'hypocrisie et de cynisme, c'est à cet Autre dont la disparition est constamment à l'ordre du jour que les puissances occidentales demandent des garanties. Or, c'est nous qui avons besoin d'être garantis contre la folie des chefs militaires israéliens.

Malgré cela l'OLP notre seul et unique représentant, a présenté sa solution du conflit, l'Etat démocratique en Palestine, un Etat où seraient abattus les murs existant entre tous ses habitants, quels qu'ils soient.

Gilles Deleuze. – *La Revue d'Etudes Palestiniennes* a son manifeste, qui tient dans les deux premières pages du n° 1 : nous sommes « un peuple comme les autres ». C'est un cri dont le sens est multiple. En premier lieu, c'est un rappel, ou un appel.

On ne cesse de reprocher aux Palestiniens de ne pas vouloir reconnaître Israël. Voyez, disent les Israéliens, ils veulent nous détruire. Mais cela fait plus de 50 ans que les Palestiniens luttent eux-mêmes pour être reconnus.

En second lieu, c'est une opposition. Car le manifeste d'Israël, c'est plutôt « nous ne sommes pas un peuple comme les autres », par notre transcendance et l'énormité de nos per-

sécutions. D'où l'importance, dans le n° 2 de la *Revue*, de deux textes d'écrivains israéliens sur l'holocauste, sur les réactions sionistes à l'holocauste, et sur la signification qu'a pris l'événement en Israël, par rapport aux Palestiniens et à l'ensemble du monde arabe qui n'y ont pas trempé. Exigeant « d'être traité comme un peuple hors de la norme », l'État d'Israël se maintient d'autant plus dans une situation de dépendance économique et financière par rapport à l'Occident, telle qu'aucun État n'en a jamais connu de semblable (Boaz Evron)^e. C'est pourquoi les Palestiniens tiennent tant à la revendication opposée : devenir ce qu'ils sont, c'est-à-dire un peuple tout à fait « normal ».

Contre l'histoire apocalyptique, il y a un sens de l'histoire qui ne fait qu'un avec le possible, la multiplicité du possible, le foisonnement des possibles à chaque moment. N'est-ce pas cela que la *Revue* veut montrer même et surtout dans ses analyses actuelles ?

Elias Sanbar. – Absolument. Cette question du rappel au monde de notre existence est certainement pleine de sens, mais elle est aussi d'une extrême simplicité. C'est une sorte de vérité qui, dès qu'elle sera vraiment admise, rendra la tâche très difficile à ceux qui ont prévu la disparition du peuple palestinien. Car, finalement, ce qu'elle dit, c'est que tout peuple a en quelque sorte « droit au droit ». C'est une évidence, mais d'une force telle qu'elle représente un peu le point de départ et le point d'arrivée de toute lutte politique. Prenons les sionistes, que disent-ils à ce sujet ? Jamais tu ne les entendas dire « le peuple palestinien n'a droit à rien » aucune force ne peut soutenir une telle position et ils le savent très bien. Tu les entendas par contre certainement affirmer « il n'y a pas de peuple palestinien ».

C'est pour cela que notre affirmation de l'existence du peuple palestinien est, pourquoi ne pas le dire, beaucoup plus forte qu'il n'y paraît à première vue.

e. Boaz Evron, « Les interprétations de l'« Holocauste » : Un danger pour le peuple juif », *Revue d'Etudes Palestiniennes*, n° 2, hiver 1982, p. 36-52.

LETTRE À UNO SUR LE LANGAGE *

Cher ami,

Merci de ta lettre, qui est belle et bonne. Tu poses beaucoup de questions, et, comme toujours, c'est celui qui les pose qui est seul capable d'y répondre. Il y a pourtant assez de familiarité entre nous deux, pour que je puisse te dire comment je vois ce problème du récit.

En premier lieu, le langage n'a aucune suffisance, me semble-t-il. C'est en ce sens qu'il n'a rien de signifiant. Il est fait de signes, mais les signes ne sont pas séparables d'un tout autre élément, non linguistique, et qu'on pourrait appeler les « états de choses » ou, mieux encore, les « images ». Comme Bergson l'a si bien montré, les images ont une existence en soi. Ce que j'appelle « agencement d'énonciation » est donc fait d'images et de signes, qui se meuvent ou se déplacent dans le monde.

En second lieu, l'énonciation ne renvoie pas à un sujet. Il n'y a pas de sujet d'énonciation, mais seulement agencement. Cela veut dire que, dans un même agencement, il y a des « procès de subjectivation » qui vont assigner divers sujets, les uns comme images et les autres comme signes. C'est pourquoi ce qu'on appelle dans nos langues européennes « discours indirect libre » me semble si important : c'est une énonciation prise dans un énoncé qui dépend lui-même d'une autre énonciation. Par exemple : « Elle rassemble ses forces, elle mourra plutôt que de trahir... » Je crois que toute énonciation est de

* Texte publié en japonais dans la revue *Gendai shisō* (La Revue de la pensée aujourd'hui), Tokyo, décembre 1982, p. 50-58. Trad. jap. Kuniichi Uno. Il s'agit d'une lettre adressée le 25 octobre 1982 à Kuniichi Uno, étudiant et traducteur de Deleuze.

m'envoyait : c'est que je n'étais pas en mesure, sur le moment. Je n'étais capable de m'en servir que plus tard, un ou deux mois après, quand Félix était passé ailleurs. Et dans nos réunions, nous ne parlions jamais ensemble : l'un parlait, et l'autre écoutait. Je ne lâchais pas Félix, même quand il en avait assez, mais Félix me *poursuivait*, même quand je n'en pouvais plus. Peu à peu, un concept prenait une existence autonome, que nous continuions parfois à comprendre de manière différente (par exemple nous n'avons jamais compris de la même façon le « corps sans organes »). Jamais le travail à deux n'a été une uniformisation, mais plutôt une prolifération, une accumulation de bifurcations, un rhizome. Je pourrais dire à qui revient l'origine de tel ou tel thème, de telle ou telle notion : selon moi, Félix avait de véritables éclairs, et moi, j'étais une sorte de paratonnerre, j'enfouissais dans la terre, pour que ça renaisse autrement, mais Félix reprenait, etc., et ainsi nous avançons.

Pour *Mille Plateaux*, ce fut encore différent. La composition de ce livre est beaucoup plus complexe, les domaines traités, beaucoup plus variés, mais nous avons acquis de telles habitudes que l'un pouvait deviner où l'autre allait. Nos conversations comportaient des ellipses de plus en plus nombreuses, et nous pouvions établir toutes sortes de résonances, non plus entre nous, mais entre les domaines que nous traversions. Les meilleurs moments de ce livre, quand nous le faisons, ce fut : la ritournelle et la musique ; la machine de guerre et les nomades ; le devenir-animal. Là, sous l'impulsion de Félix, j'avais l'impression de territoires inconnus où vivaient d'étranges concepts. C'est un livre qui m'a rendu heureux, et que, pour mon compte, je n'arrive pas à épuiser. N'y vois aucune vanité, je parle pour moi, pas pour le lecteur. Ensuite, Félix et moi, il a bien fallu que chacun de nous retravaille de son côté, pour reprendre son souffle. Mais je suis persuadé d'une chose, nous allons de nouveau travailler ensemble.

Voilà, cher Uno, j'espère avoir répondu à une partie de tes questions. Bien à toi.

GRANDEUR DE YASSER ARAFAT *

La cause palestinienne est d'abord l'ensemble des injustices que ce peuple a subies et ne cesse de subir. Ces injustices sont les actes de violence, mais aussi les illogismes, les faux raisonnements, les fausses garanties qui prétendent les compenser ou les justifier. Arafat n'avait plus qu'un mot pour parler des promesses non tenues, des engagements violés, au moment des massacres de Sabra et Chatila : *shame, shame*.

On dit que ce n'est pas un génocide. Et pourtant c'est une histoire qui comporte beaucoup d'Oradour, depuis le début. Le terrorisme sioniste ne s'exerçait pas seulement contre les Anglais, mais sur des villages arabes qui devaient disparaître ; l'Irgoun fut très actif à cet égard (Deir Yassine)^a. D'un bout à l'autre, il s'agira de faire comme si le peuple palestinien, non seulement ne devait plus être, mais n'avait jamais été.

Les conquérants étaient de ceux qui avaient subi eux-mêmes le plus grand génocide de l'histoire. De ce génocide, les sionistes avaient fait un *mal absolu*. Mais transformer le plus grand génocide de l'histoire en mal absolu, c'est une vision religieuse et mystique, ce n'est pas une vision historique. Elle n'arrête pas le mal ; au contraire, elle le propage, elle le fait retomber sur d'autres innocents, elle exige une réparation qui fait subir à ces autres une partie de ce que les juifs ont subi

* *Revue d'Etudes Palestiniennes*, n° 10, hiver 1984, p. 41-43. Le texte est daté de septembre 1983.

a. Branche armée du mouvement extrémiste fondé par Vladimir Jabotinsky (également fondateur du Likoud). L'Irgoun, alors dirigé par Menahem Begin, menait des actions tant contre le mouvement national arabe palestinien que contre l'administration britannique. Il est notamment responsable du massacre d'un village palestinien des faubourgs de Jérusalem (Deir Yassine) en 1948 et de l'attentat contre l'Hôtel King David, alors siège du Mandat britannique à Jérusalem.

(l'expulsion, la mise en ghetto, la disparition comme peuple). Avec des moyens plus « froids » que le génocide, on veut aboutir au même résultat.

Les USA et l'Europe devaient réparation aux juifs. Et cette réparation, ils la firent payer par un peuple dont le moins qu'on puisse dire est qu'il n'y était pour rien, singulièrement innocent de tout holocauste et n'en ayant même pas entendu parler. C'est là que le grotesque commence, aussi bien que la violence. Le sionisme, puis l'État d'Israël exigèrent que les Palestiniens les reconnaissent en droit. Mais lui, l'État d'Israël, il ne cessera de nier le fait même d'un peuple palestinien. On ne parlerait jamais de Palestiniens, mais d'Arabes de Palestine, comme s'ils s'étaient trouvés là par hasard ou par erreur. Et plus tard, on fera comme si les Palestiniens expulsés venaient du dehors, on ne parlera pas de la première guerre de résistance qu'ils ont menée tout seuls. On en fera les descendants d'Hitler, puisqu'ils ne reconnaissent pas le droit d'Israël. Mais Israël se réserve le droit de nier leur existence de fait. C'est là que commence une fiction qui devait s'étendre de plus en plus, et peser sur tous ceux qui défendaient la cause palestinienne. Cette fiction, ce pari d'Israël, c'était de faire passer pour antisémites tous ceux qui contesteraient les conditions de fait et les actions de l'État sioniste. Cette opération trouve sa source dans la froide politique d'Israël à l'égard des Palestiniens.

Israël n'a jamais caché son but, dès le début : faire le vide dans le territoire palestinien. Et bien mieux, faire comme si le territoire palestinien était vide, destiné depuis toujours aux sionistes. Il s'agissait bien de colonisation, mais pas au sens européen du XIX^e siècle : on n'exploiterait pas les habitants du pays, on les ferait partir. Ceux qui resteraient, on n'en ferait pas une main-d'œuvre dépendant du territoire, mais plutôt une main-d'œuvre volante et détachée, comme si c'étaient des immigrés mis en ghetto. Dès le début, c'est l'achat des terres sous la condition qu'elles soient vides d'occupants, ou vidables. C'est un génocide, mais où l'extermination physique reste subordonnée à l'évacuation géographique : n'étant que des Arabes en général, les Palestiniens survivants doivent aller se fondre avec les autres Arabes. L'extermination physique, qu'elle soit ou non confiée à des mercenaires, est parfaitement

présente. Mais ce n'est pas un génocide, dit-on, puisqu'elle n'est pas le « but final » : en effet, c'est un moyen parmi d'autres.

La complicité des Etats-Unis avec Israël ne vient pas seulement de la puissance d'un lobby sioniste. Elias Sanbar a bien montré comment les Etats-Unis retrouvaient dans Israël un aspect de leur histoire : l'extermination des Indiens, qui, là aussi, ne fut qu'en partie directement physique^b. Il s'agissait de faire le vide, et comme s'il n'y avait jamais eu d'Indiens, sauf dans des ghettos qui en feraient autant d'immigrés du dedans. A beaucoup d'égards, les Palestiniens sont les nouveaux Indiens, les Indiens d'Israël. L'analyse marxiste indique les deux mouvements complémentaires du capitalisme : s'imposer constamment des limites, à l'intérieur desquelles il aménage et exploite son propre système ; repousser toujours plus loin ces limites, les dépasser pour recommencer en plus grand ou en plus intense sa propre fondation. Repousser les limites, c'était l'acte du capitalisme américain, du rêve américain, repris par Israël et le rêve du Grand Israël sur territoire arabe, sur le dos des Arabes.

Comment le peuple palestinien a su résister et résiste. Comment, de peuple lignager, il est devenu nation armée. Comment il s'est donné un organisme qui ne le représente pas simplement, mais l'incarne, hors territoire et sans Etat : il y fallait un grand personnage historique qu'on dirait, d'un point de vue occidental, presque sorti de Shakespeare, et ce fut Arafat. Ce n'était pas la première fois dans l'histoire (les Français peuvent penser à la France libre, à cette différence près qu'elle avait au début moins de base populaire). Et ce qui n'est pas non plus pour la première fois dans l'histoire, c'est toutes les occasions où une solution, un élément de solution étaient possibles, que les Israéliens ont délibérément, sciemment détruits. Ils s'en tenaient à leur position religieuse de nier, non pas seulement le droit, mais le fait palestinien. Ils se lavaient de leur propre terrorisme en traitant les Palestiniens de terroristes venus du dehors. Et précisément parce que les Palestiniens n'étaient pas cela, mais un peuple spé-

b. In *Palestine 1948, l'expulsion*, Paris, Les Livres de la Revue d'Etudes Palestiniennes, 1983.

cifique aussi différent des autres Arabes que les Européens peuvent l'être entre eux, ils ne pouvaient attendre des Etats arabes eux-mêmes qu'une aide ambiguë, qui se retournait parfois en hostilité et extermination, quand le modèle palestinien devenait pour eux dangereux. Les Palestiniens ont parcouru tous ces cycles infernaux de l'histoire : la faillite des solutions chaque fois qu'elles étaient possibles, les pires retournements d'alliance dont ils faisaient les frais, les promesses les plus solennelles non tenues. Et de tout cela, leur résistance a dû se nourrir.

Il se peut que l'un des buts des massacres de Sabra et Chatila ait été de déconsidérer Arafat. Il n'avait consenti au départ des combattants, dont la force restait intacte, qu'à condition que la sécurité de leurs familles fût absolument garantie, par les Etats-Unis et même par Israël. Après les massacres, il n'y avait pas d'autre mot que « *shame* ». Si la crise qui s'ensuit pour l'OLP avait pour résultat, à plus ou moins long terme, soit une intégration dans un Etat arabe, soit une dissolution dans l'intégrisme musulman, alors on pourrait dire que le peuple palestinien a effectivement disparu. Mais ce serait dans de telles conditions que le monde, les Etats-Unis et même Israël n'auraient pas fini de regretter les occasions perdues, y compris celles qui restent encore possibles aujourd'hui. A la formule orgueilleuse d'Israël : « Nous ne sommes pas un peuple comme les autres », n'a cessé de répondre un cri des Palestiniens, celui qu'invoquait le premier numéro de la *Revue d'Études Palestiniennes* : nous sommes un peuple comme les autres, nous ne voulons être que cela...

En menant la guerre terroriste du Liban, Israël a cru supprimer l'OLP et retirer son support au peuple palestinien, déjà privé de sa terre. Et peut-être y a-t-il réussi, puisque dans Tripoli encerclée il n'y a plus que la présence physique d'Arafat parmi les siens, tous dans une sorte de grandeur solitaire. Mais le peuple palestinien ne perdra pas son identité sans susciter à sa place un double terrorisme, d'Etat et de religion, qui profitera de sa disparition et rendra impossible tout règlement pacifique avec Israël. De la guerre du Liban, Israël lui-même ne sortira pas seulement moralement désuni, économiquement désorganisé, il se trouvera devant l'image inversée de

sa propre intolérance. Une solution politique, un règlement pacifique n'est possible qu'avec une OLP indépendante, qui n'aura pas disparu dans un Etat déjà existant, et ne se sera pas perdue dans les divers mouvements islamiques. Une disparition de l'OLP ne serait que la victoire des forces aveugles de guerre, indifférentes à la survie du peuple palestinien.

Cher Dionys Mascolo,

Merci de votre lettre si précieuse. Ma question était : comment l'ami, sans rien perdre de sa singularité, peut-il s'inscrire comme condition de la pensée ? Votre réponse est très belle. Et il y va de ce qu'on appelle et vit comme *philosophie*. Poser de nouvelles questions ne serait que vous retarder, vous qui venez de me donner beaucoup.

Je vous dis reconnaissance et amitié.

Gilles Deleuze

48

LES PIERRES *

La dette infinie que l'Europe avait à l'égard des Juifs, elle n'a pas commencé à la payer, mais elle l'a fait payer à un peuple innocent, les Palestiniens.

L'Etat d'Israël, les sionistes l'ont construit avec le récent passé de leur supplice, l'inoubliable horreur européenne – mais aussi sur la souffrance de cet autre peuple, avec les pierres de cet autre peuple. L'Irgoun^a fut nommé terroriste, non pas seulement parce qu'ils faisaient sauter le quartier général anglais, mais parce qu'ils détruisaient des villages, anéantissaient [des populations^b].

Les Américains en faisaient une super-production d'Hollywood, à grands frais. L'Etat d'Israël était censé s'installer sur une terre vide qui attendait depuis si longtemps l'antique peuple hébreu, avec pour fantômes quelques Arabes venus d'ailleurs, gardiens de pierres endormies. On jetait à l'oubli les Palestiniens. On les sommait de reconnaître en droit l'Etat d'Israël, mais les Israéliens ne cessaient de nier le fait concret d'un peuple palestinien.

Il soutint seul, dès le début, une guerre qui n'a pas fini pour défendre sa propre terre, ses propres pierres, sa propre vie : cette première guerre dont on ne parle pas, tant il importe de faire croire que les Palestiniens sont des Arabes venus d'ailleurs et qui peuvent y retourner. Qui démêlera toutes ces Jordanies ? Qui dira qu'entre un Palestinien et un autre Arabe,

* Le texte manuscrit, est daté de juin 1988. Il paraît, en arabe, dans la revue, *Al-Karmel*, n° 29, 1988, p. 27-28, sous le titre « De là où ils peuvent encore la voir ». Ce texte a été rédigé, à la demande des directeurs de la revue, peu après le déclenchement de la première Intifada en décembre 1987.

a. Voir la note a du texte n° 32.

b. Texte manquant.

le lien peut être fort, mais pas plus qu'entre deux pays d'Europe ? Et quel Palestinien peut oublier ce que d'autres Arabes lui ont fait subir, autant que les Israéliens ? Quel est le nœud de cette nouvelle dette ? Chassés de leur terre, les Palestiniens s'installaient là où ils pouvaient au moins la voir encore, en gardant la vision comme un ultime contact avec leur être halluciné. Jamais les Israéliens ne pourraient les repousser assez loin, les enfoncer dans la nuit, dans l'oubli.

Destruction des villages, dynamitage des maisons, expulsions assassins de personnes, une horrible histoire recommençait sur le dos de nouveaux innocents. Les services secrets israéliens font, dit-on, l'admiration du monde. Mais qu'est-ce qu'une démocratie dont la politique se confond si bien avec l'action de ses services secrets ? Tous ces gens s'appellent Abou, déclare un officiel israélien après l'assassinat d'Abou Jihad^c. Se rappelle-t-il l'atroce voix de ceux qui disaient : tous ces gens s'appellent Lévy... ?

Comment Israël en sortira-t-il, et des territoires annexés, et des territoires occupés, et de ses colons et de ses colonies, et de ses rabbins fous ? Occupation, occupation infinie : les pierres lancées viennent du dedans, elles viennent du peuple palestinien pour rappeler que, en un lieu du monde si réduit soit-il, la dette s'est inversée. Ce que lancent les Palestiniens, ce sont leurs propres pierres, les pierres vivantes de leur pays. Personne ne peut payer une dette avec des meurtres, un, deux, trois, sept, dix par jour, ni en s'entendant avec des tiers. Les tiers se dérobent, chaque mort appelle des vivants, et les Palestiniens sont passés dans l'âme d'Israël, ils travaillent cette âme comme ce qui chaque jour la sonde et la perce.

c. Très proche d'Arafat, Abou Jihad était l'un des fondateurs du *Fath*, l'un des principaux adjoints l'OLP et l'un des chefs historiques de la résistance palestinienne. Il joua un rôle important, en tant que dirigeant politique, au cours de l'Intifada. Il fut assassiné à Tunis par un commando israélien le 16 avril 1989.

POSTFACE POUR L'ÉDITION AMÉRICAINE : UN RETOUR À BERGSON *

Un « retour à Bergson » ne signifierait pas seulement une admiration renouvelée pour un grand philosophe, mais une reprise ou un prolongement de sa tentative, aujourd'hui, en rapport avec les transformations de la vie et de la société, en concomitance avec les transformations de la science. C'est Bergson lui-même qui estimait avoir fait de la métaphysique une discipline rigoureuse, capable d'être continuée suivant des voies nouvelles apparaissant constamment dans le monde. Il nous semble que le retour à Bergson ainsi compris repose sur trois caractères principaux.

1. – *L'intuition* : Bergson conçoit l'intuition, non pas comme un appel ineffable, une participation sentimentale ou une identification vécue, mais comme une véritable méthode. Cette méthode se propose d'abord de déterminer les conditions des problèmes, c'est-à-dire de dénoncer les faux-problèmes ou questions mal posées, et de découvrir les variables sous lesquelles tel ou tel problème doit être énoncé comme tel. Les moyens employés par l'intuition sont d'une part un découpage ou une division de la réalité dans un domaine donné, suivant des lignes de nature différente, d'autre part un recouplement de lignes empruntées à des domaines divers, et qui convergent les unes avec les autres. C'est cette opération linéaire complexe, consistant à découper suivant les articulations, et à recouper suivant les convergences, qui mène à la bonne position d'un problème, de telle manière que la solution même en dépende.

* Titre de l'éditeur. Ce texte est paru sous le titre : « A Return to Bergson » in Gilles Deleuze, *Bergsonism*, New York, Zone Books, 1991, p. 115-118. Traduit par Hugh Tomlinson. Le texte dactylographié, daté de juillet 1988, porte le titre : « Postface pour *Le bergsonisme* ».